

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS A. PÉRIER
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 75 37 50 75
 Union Postale. 21 50 43 86
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Nubar-Pacha

Il vient de s'éteindre à Paris, loin de cette Égypte où la mort semble plus facile, parce que tout y parle d'elle. Disparu depuis une dizaine d'années de la scène du monde, le vieil exilé avait joué un rôle considérable en Orient; dans ce qu'on peut appeler déjà l'ancien Orient, tant les événements récents ont bouleversé ces terres immobiles. Spectateur de ce rôle, témoin rapproché de cette vie aux heures où elle a le plus marqué, je voudrais ranimer ici une figure profondément gravée dans mes souvenirs de jeunesse.

L'Arménien Nubar appartenait à cette race malheureuse et dispersée qui a donné ou opposé à ses divers maîtres quelques politiques de premier ordre : Loris-Mélikoff, le patriarche Azarian, Nubar-pacha, pour n'en citer que trois parmi ceux que j'ai intimement pratiqués. Loris a pu montrer ses talents au sommet d'un grand empire. Moins bien servis par les circonstances, aussi richement doués, les deux autres m'ont paru égaux, sinon supérieurs, aux hommes d'État que j'ai vus jouer dans les premiers emplois européens. Eloquence, don de persuasion, ténacité du caractère, fertilité de ressources dans l'intelligence souple à miracle, rien ne leur eût manqué, sur un théâtre plus vaste et plus libre, pour s'illustrer par les belles actions ou par les grandes canonniers qui fixent à jamais un nom dans l'admiration des hommes.

Il y eut ceci de tragique dans la destinée de Nubar que son génie s'est usé sur une matière ingrate, support trop faible de ses vigoureux desseins. Il faut songer à un habile sculpteur qui chercherait toujours et ne trouverait jamais une glaise à pétrir sur la forme de son rêve.

Issu d'une famille myrionite, parfaitement élevée à Sorbze, j'étais en Égypte par un des vents de hasard qui assignent une patrie fortuite aux errants levantins, l'Arménien conçut le projet d'arracher son pays d'adoption aux maîtres asiatiques ou européens qui se le disputaient. Il a lutté trente ans pour refaire un État avec cette épave du grand naufrage turc, une nation indépendante avec cette vase à l'encre. Vaincu par la fatalité des lois historiques, il a vieilli dans l'affreuse désespérance d'un manœuvre d'hommes à qui les hommes manquent.

Tout jeune, il se poussa dans la faveur du vice-roi Abbas-pacha. Il n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il vint pour la première fois, en 1850, défendre à Constantinople les intérêts de ce patron; et déjà la supériorité de son esprit frappait les bons observateurs. Beaucoup plus tard, à l'époque où nous livrons combat Nubar des batailles quotidiennes, je voulus rechercher les origines de notre redoutable adversaire : je retrouvai dans les archives de l'ambassade une curieuse dépêche du général Anpik, envoyé de la deuxième République à Constantinople. Le général écrivait au ministre des affaires étrangères, M. de La Hitte, le 15 septembre 1850 :

« Nubar-bey, l'un des secrétaires-interprètes d'Abbas-pacha, est fort avant dans ses bonnes grâces et dans sa confiance. Jusque maintenant, il n'a fait auprès de la Porte aucune démarche qui indique qu'il ait une mission. Ce jeune homme, élevé en France, est instruit, délié, d'une grande intelligence. Il est tout dévoué à Abbas-pacha, son maître, qui, dit-il, n'a d'autre tort aux yeux de ses ennemis que d'être vice-roi, de valoir mieux qu'eux, et d'être le seul qui puisse assurer la prospérité de l'Égypte. Nubar-bey ne peut pas ne pas être ambitieux. Il est trop éclairé pour ne pas voir qu'Abbas-pacha fait fausse route, et on peut penser que, dès qu'il aura renversé celui qui lui fait obstacle, et notamment Arlin-bey, il sera le premier à remettre le vice-roi dans la bonne route. »

On ne remettait pas « dans la bonne route » le monstre que fut Abbas. Son successeur, Said-pacha, n'employa Nubar qu'avec défiance. L'Arménien ne put donner sa mesure d'administrateur et de diplomate qu'après l'avènement d'Ismaïl, qui l'avait pris à gré. Ceux qui ont vu se rappeler, ceux qui n'ont pas vu l'immense empire, durant ces dix ou douze années splendides, dévoratrices de milliards. Il semblait aux regards superficiels, et beaucoup d'Européens y tombèrent, qu'un nouveau Pharaon restituât la grande Puissance africaine, la civilisation forte et brillante des anciens jours. Il est juste de rapporter à Nubar, principal artisan de cette éphémère grandeur, le mérite des parties solides par où elle se soutint. Inspirateur et modérateur de l'Haroun-al-Raschid du Caire, ce vizir ébaucha la figure d'un État moderne en Orient; il espérait vainement l'achever, la défendre contre les convoitises allumées par ce mirage.

Son habileté réussit d'abord à créer l'outil dont elle avait besoin pour agir : une Égypte indépendante de fait sous la suzeraineté nominale du Sultan. L'adroite négociateur vint à Constantinople, avec les clés d'or; il obtint de la Porte les firmans de 1867 et ce titre ambigu de Khédive qui sanctionnait l'autonomie égyptienne. Il transporta ensuite ses talents diplomatiques — et peut-être ses clés d'or — à Paris; dans ce Paris où se réglaient alors les affaires du monde, et en particulier celles de la vallée du Nil. Ces dernières étaient subordonnées aux questions épineuses que le percement du canal soulevait : Nubar enveloppa l'Empereur de son charme séduisant; il apaisa les difficultés relatives au canal, il fit agréer par surcroît les prétentions quasi souveraines de son maître.

Ce maître n'était pas commode : appui

incertain et obstacle perpétuel aux desseins utiles de son ministre, dissipateur, retors, le plus mûr des trafiquants, le plus surnois des despotes orientaux, sous le verbiage libéral et le masque aimable d'un raffiné de civilisation. J'en appelle au souvenir de tous ceux qui ont négocié avec le rapace enjôleur d'Abdin. Comment brider ses fantasmes, imposer un contrôle à son arbitraire illimité? Quelques Européens, maniaques de parlementarisme, crurent ou feignirent de croire qu'on y réussirait avec la parade constitutionnelle dont Ismaïl-Pacha s'amusa un instant : ce fameux Parlement du Caire où la grande difficulté était de recruter une gauche, pour donner une apparence de sérieux au joujou. On stylait en vain les députés qui devaient opposer un non aux volontés du Khédive; la crainte héréditaire du courbach leur faisait oublier le rôle appris. Nubar ne se payait pas de ses sottises; il chercha et trouva l'instrument de contrôle qui demeure l'honneur de sa pensée : la réforme judiciaire.

Deux mots en expliqueront le mécanisme aux personnes peu familières avec les Capitulations. Tous les intérêts de quelque importance, en Égypte, aboutissaient aux mains des gens d'affaires européens ou levantins, protégés par leurs consuls; et la plupart de ces intérêts engageaient la responsabilité de l'État égyptien ou du domaine privé d'Ismaïl, l'acquéreur universel. Les litiges judiciaires, transformés en revendications diplomatiques, ne recevaient pas de solution quand le vice-roi réussissait à jouer les consuls; ils recevaient une solution dommageable au pauvre fellah, quand le poids de la puissance européenne faisait triompher des exigences souvent excessives. Nubar imagina de substituer à l'action consulaire la juridiction du Tribunal mixte, dirigés par des magistrats européens inamovibles pour une certaine période, payés par le Khédive, et qui connaîtraient de tous les litiges où un étranger serait partie.

Cette proposition rencontra une résistance presque unanime dans les cabinets, particulièrement vive en France : nos ressortissants étaient les plus engagés dans les affaires égyptiennes, et nous avions pour principe de tenir ferme, dans tout l'Orient, sur ce roc des Capitulations, notre garantie séculaire. Comment croire que le vice-roi prendrait au sérieux une justice installée et payée par lui? Autant abandonner sans phrases nos nationaux à son arbitraire. C'était notre conviction, et c'était sans doute l'espoir intime du Khédive; il attendait certainement de la réforme tous les effets que nous en devions redouter. Seul, Nubar avait foi dans son idée. Il vint batailler au centre des pourparlers, à Constantinople. J'ai présentes à la mémoire ces discussions acharnées, l'énergie et la dextérité de leur initiateur; représentant désarmé de ce demi-souverain suspect, endetté, très affaibli déjà, il tenait tête aux ambassadeurs, avançant lentement sur le terrain gagné pouce à pouce. Il eut recours au grand secret oriental, diviser les cabinets, opposer l'un à l'autre; après des années de lutttes laborieuses, il obtint gain de cause.

Confessons le franchement : sa foi avait raison contre notre scepticisme. L'événement en fit vite la preuve. Les nouveaux juges se montrèrent indépendants, impartiaux; leurs sentences furent obéies. Le Khédive dut s'incliner devant celles qui le frappaient personnellement; ce mauvais pape dut s'exécuter, quand les huissiers affichaient sur le palais d'Abdin les exploits décernés contre lui. Le fellah, étonné de voir surgir cette inconnue, la Justice, accourait avec confiance aux Tribunaux de la réforme dès qu'il pouvait y porter ses doléances. Nubar avait découvert le seul contrôle efficace, le seul moyen pratique de limiter l'arbitraire gouvernemental en Orient.

On s'en rendit si bien compte qu'il fut aussitôt question d'appliquer ce remède sur tout le corps de « l'homme malade ». C'était le vif désir de l'inventeur; il rêva d'un vizir qui lui eût permis d'étendre à la totalité de l'empire turc le traitement inauguré en Égypte. Un sauvetage du Khalifat par la seule vertu de la justice! C'était trop beau; il y fallait deux conditions impossibles à réaliser : le consentement du malade et celui des médecins intéressés à entretenir sa maladie.

Nubar avait d'ailleurs d'autres soucis au Caire, avec la rivalité croissante de la France et de l'Angleterre, avec les entreprises chaque jour plus menaçantes de cette dernière. Comme son maître, il avait constamment pratiqué la politique de bascule entre les deux puissances. Nous lui reprochions amèrement sa connivence avec l'intrigue anglaise, au temps où nous paraissions les plus forts, les plus dangereux; reconnaissons qu'il aurait eu de bons arguments pour défendre son point de vue de ministre et de patriote égyptien. Il se rejeta de notre côté, quand le vrai danger devint visible à tous les yeux. Trop tard. Nous lui manquâmes autant qu'il nous avait manqué.

L'année 1876 vit nos derniers efforts soutenus pour sauvegarder en Égypte notre situation traditionnelle. (Si cette assertion était contestée, je suis en mesure de la prouver; je le ferai quelque jour, avec les notes quotidiennes recueillies au cours de la dure mission où M. Outrey, notre énergique et regretté ministre, renvoya dos à dos MM. Cave et Wilson.) J'ai pu apprécier à cette époque l'agrément du commerce intime avec Nubar. Ce n'était plus l'alerte combattant dont nous repoussions les assauts à Constantinople, quelques années auparavant. Écarté du pouvoir, inquiet du lendemain, il voyait triste, il voyait juste. Il gardait néanmoins l'aménité d'un esprit orné, ouvert à toutes les idées — on en saisissait le passage sur sa physionomie mobile et fine, — passionné pour les antiquités de son pays et pour les travaux qui les ressuscitaient. Sensible aux arts,

surtout à la musique, il se consolait dans sa maison de Choubrah en écoutant la charmante fille dont le talent endormait les soucis de l'homme d'État.

Quand les Anglais eurent pris livraison de l'Égypte, Nubar leur disputa quelques lambeaux d'autonomie administrative, il rusa quelques années encore pour sauver les débris de ses créations avortées. Puis, n'étant point de ces badauds qui croient à une occupation temporaire, il renonça, s'expatria. D'autres rêves le hantèrent, avant qu'il s'avouât vaincu par la fatalité; les mains vides du sculpteur cherchèrent d'autres glaises à pétrir.

Un jour, en 1878, dans une de ces conversations du soir où le prince Gortchakoff se délassait, le vieux chancelier me dit à brûle-pourpoint : « Nubar-pacha m'a fait faire des ouvertures par Ignatieff; il voudrait être nommé gouverneur de la Bulgarie indépendante. » Le prince parla du ministre égyptien avec une haute estime pour son savoir-faire; mais il conclut avec raison que l'hostilité des races s'opposait à ce désir chimérique : un Arménien ne prendrait jamais d'autorité sur ces Slaves. Nubar se remuait, en effet, pour qu'on l'employât au gouvernement d'une des petites nations qui s'émancipaient du joug ottoman; son vœu le plus cher eût été de reformer la sienne, de presider à la renaissance d'un État arménien. On sait les difficultés géographiques et politiques qui rendaient ce souhait illusoire. Il le comprit, ne fit plus de sottises, vieillit silencieusement dans notre Paris, port de refuge confortable pour les naufragés qui ont sauvé la cause.

Nubar a été en butte à toutes les accusations habituelles et souvent justifiées dans le Levant : duplicité, absence de scrupules, gestion trop avide des intérêts privés. Choses d'Orient! Quoi qu'il en soit, sa mémoire demeurera attachée à une grande et forte idée, réalisée dans le petit domaine où il eut pouvoir de l'esayer : le relèvement de cet Orient par le bienfait qu'on n'y a jamais connu, par une justice exacte qui rassure les opprimés séculaires et refère l'omnipotence de leur maître. D'autres Égyptiens ont leur pyramide qui n'en avaient pas fait autant.

E. M. de Vogüé.

Échos

La Température

La situation reste très troublée dans le nord-ouest de l'Europe; à Paris, le baromètre se tient à 753mm; de fortes pluies sont signalées en France un peu partout et sur notre littoral de l'Ouest, la mer est toujours houleuse sur la Manche comme sur l'Océan. Quant à la température, elle est encore très clémente pour la saison : à huit heures du matin le thermomètre marquait 11° au-dessus, et 12° dans l'après-midi; on notait 14° aux îles Sanguinaires. Des pluies restent probables avec temps doux. Le soir, et après une journée assez belle, le thermomètre était à 10° et le baromètre, vers onze heures, restait à 754mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 13°; à midi, 17°. Temps merveilleux.

LE BUDGET

La discussion générale du budget de cette année a commencé hier à la Chambre. C'est une cérémonie traditionnelle et inutile que la Chambre respecte scrupuleusement. Au point de vue théorique, les discours qu'on y entend ne sont point à dédaigner. Mais, comme depuis vingt ans il n'en est sorti ni une économie ni même une meilleure répartition des dépenses, les hommes qui sont uniquement touchés par le côté pratique des choses la désignent profondément.

Cette cérémonie est une satisfaction donnée à notre amour du théâtre et à la déclamation et à notre goût pour l'affirmation de principes en l'air, qui cache, je le crains, une impuissance réelle à descendre dans les détails et à résoudre les problèmes concrets.

Il est un peu humiliant de penser que les représentants français profitent une fois l'an d'un phénomène aussi inéluctable que celui de la nature, et qui est le retour périodique des dépenses nécessaires, comme le paiement du coupon de la rente ou celui de l'indemnité parlementaire, pour se livrer à des considérations parfaitement oiseuses.

Et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer du sérieux des orateurs ou de la patience des auditeurs, alors que tous savent et confessent que ce qu'ils disent et ce qu'ils écoutent ne signifie rien du tout et n'aura aucun résultat.

D'ailleurs, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi et que la fonction législative soit satisfaite par des paroles vides. Car lorsqu'ils se mettent réellement à vouloir faire des économies, les législateurs français n'ont vraiment pas de chance. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à emprunter à un de nos confrères, M. Henry Bérenger, ce petit détail sur le sort d'une des réformes qu'avait rêvées l'Assemblée nationale de 1871, la plus réellement réformatrice, cependant, des assemblées de ce dernier demi-siècle.

Cette assemblée avait été frappée des proportions énormes prises par les administrations centrales. Elle ordonna une enquête, et sa Commission conclut à la suppression de la moitié des employés et à la vente des hôtels ministériels. A ce moment, les employés étaient trois mille et coûtaient quatorze millions; aujourd'hui, ils sont six mille et coûtent vingt-quatre millions. Quant aux hôtels ministériels, ils ont à peu près doublé en nombre.

C'est cela qui vous rend sceptique sur les enquêtes, et résigné à l'inutilité bruyante des discussions générales. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

C'est aujourd'hui 17 janvier l'anniversaire de l'élection de M. Félix Faure à la présidence de la République. Nommé le 17 janvier 1895, M. Félix Faure a donc accompli quatre années de pouvoir, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de sa haute magistrature. Ses pouvoirs expireront le 17 janvier 1902; mais, suivant la loi, il devra être procédé à l'élection présidentielle un mois au moins avant cette échéance, c'est-à-dire en décembre 1901.

La Chambre actuelle, dont les pouvoirs expirent le 31 mai 1902, sera donc appelée à prendre part au Congrès six mois avant sa disparition. Quant au Sénat, il subira un renouvellement partiel en janvier 1900, et c'est dans sa composition modifiée pour un tiers qu'il prendra part à l'élection présidentielle de 1902.

Un de nos confrères a annoncé que M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, se présentait à l'Académie en remplacement de M. Edouard Hervé.

Ainsi présentée, cette nouvelle est au moins prématurée. Ce qui est vrai, c'est que le nom de M. Paul Deschanel, qui avait été déjà prononcé plusieurs fois lors des dernières élections, rencontre à l'Académie la plus grande faveur, non seulement à cause de sa haute position parlementaire et de son œuvre oratoire, mais aussi à cause de ses ouvrages, dont plusieurs ont été couronnés par l'Académie, et de sa situation dans la presse.

Un seul obstacle pouvait exister : les scrupules de M. Paul Deschanel, dont on sait le culte filial. Mais M. Emile Deschanel a lui-même encouragé ses amis en disant : « Je serais heureux que l'Académie fit pour Deschanel ce qu'elle a fait pour les Dumas, les Houssaye et les Lavedan. »

S. A. R. la princesse Valdemar de Danemark, voyageant incognito sous le nom de comtesse de Falsier, est arrivée hier à Paris, venant de Copenhague. Elle était accompagnée du vice-amiral Koch. Son Altesse Royale restera auprès de ses parents, le duc et la duchesse de Chartres, jusqu'à la fin du mois.

S. A. R. la princesse Clémentine de Belgique, traversant la France pour se rendre sur la Côte d'Azur, est arrivée hier soir à Paris, par le train de six heures vingt minutes, accompagnée d'une dame d'honneur, la comtesse de Launay. Elle a été saluée à la gare du Nord par le baron d'Anethan, ministre de Belgique à Paris, qu'elle a retenu à dîner dans son wagon.

Son Altesse Royale est repartie à sept heures trois quarts par le rapide de Vintimille.

M. Constans, qui part, comme nous l'avons dit, demain soir pour l'Orient-Express, ne va faire qu'une courte apparition à Constantinople, pour se rendre compte de l'installation de l'hôtel de l'ambassade. Il fera ce voyage seul et reviendra à Paris dans quinze jours ou trois semaines, afin de chercher Mme Constans qui l'accompagnera pour son installation définitive.

M. Raindre, le nouveau directeur des affaires politiques au quai d'Orsay, a pris possession hier de ses nouvelles fonctions au ministère des affaires étrangères. En cette qualité, il est désigné comme commissaire du gouvernement pour assister M. Delcassé dans la discussion du budget des affaires étrangères devant la Chambre, qui viendra probablement à la séance d'après-demain jeudi.

Nous sommes priés, pour éviter une confusion possible, d'indiquer que M. Bourget, dont le nom figure sur la liste de souscription de la *Libre Parole* du 14 janvier, n'est pas M. Paul Bourget, de l'Académie française.

INSTANTANÉ

M. ROSE

A la Chambre, on arrive toujours, avec un peu de bonne volonté, à avoir son moment de gloire. Cela ne dure pas, et il est certain que deux ou trois mille ans après, personne n'y pense plus, mais enfin on a eu son petit moment, et dame, c'est bien quelque chose dans la monotonie de l'existence.

M. Rose, député du Pas-de-Calais, en est à cette période délicate. Son nom, jusqu'ici très discret, est depuis quelques jours sur les lèvres des hommes et dans les colonnes des journaux. C'est ce député qui a déposé un projet de loi pour dessaisir la Chambre criminelle et faire juger l'affaire Dreyfus par les deux autres Chambres de la Cour de cassation.

Il devait même demander la discussion aujourd'hui. Mais des amis sont intervenus : « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie ! » Et M. Rose, qui est un modeste, les a écoutés. Il ne demandera pas l'urgence; peut-être même laissera-t-il sommeiller son projet : « Et Rose, il a vécu ce que vivent les roses... »

L'excellent homme n'en est pas moins, maintenant, plus connu qu'il y a huit jours. C'est un résultat. On sait qu'il a quarante-huit ans et qu'il est né à Baillival, dans le Pas-de-Calais. Comme les peuples heureux, il n'a pas d'histoire. Il fut autrefois notaire à Beaumetz-les-Loges. Il est conseiller général de son pays. Est entré pour la première fois à la Chambre en 1893. A été réélu en 1898. Représente la 1^{re} circonscription de l'arrondissement d'Arras.

Plutôt petit, toute la barbe, moitié blonde et moitié grisonnante, l'air très doux, et le teint rose, comme son nom l'indique...

L'Automobile-Club de France a pendu hier sa crémillère, à la place de la Concorde, dans l'hôtel Pastoret, où il est désormais chez lui. Simple prise de pos-

session d'ailleurs, en attendant les merveilles que l'on nous annonce et qui feront certainement honneur à l'habile metteur en scène qu'est M. Rives, mais qui ne sont encore aujourd'hui qu'à l'état de fondations, car, là où s'élèvera la splendide salle des fêtes, on ne peut voir encore qu'un trou béant.

C'est en juillet prochain qu'aura lieu la grande inauguration. D'ici là, les membres du Club auront néanmoins de quoi s'abriter confortablement dans l'entresol où une centaine de convives se trouvaient réunis hier à déjeuner. MM. de Zuylen, de Gouy d'Arsy, Dufayel, baron Rogiat, Cottin, Lehideux-Vernimmen, Bailly, Héard, Pierre Giffard, Meyan, Dailly, Loyel, Archdeacon, Prevost, Vinet, Leys, Huillier, etc., ont toasté en l'honneur de leur collègue, M. Rives, pendant que Paul Boyer photographiait les convives, en souvenir de cette première entrée dans l'hôtel Pastoret.

S. M. l'Empereur de Russie vient, à l'occasion du récent cinquantenaire de la Société des ingénieurs civils de France, de nommer commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas M. Alfred Loreau, président de la Société, régent de la Banque de France, et chevalier du même ordre, le comte A. de Dax, secrétaire administratif de la Société.

Dans les ateliers.

La statue du duc d'Anjou, qui doit être placée devant le château de Chantilly, peut être considérée comme terminée. L'œuvre de M. Gérôme, qui retrouve comme statuaire les succès qu'il a obtenus comme peintre, est des plus réussies; il a représenté le prince à cheval, en costume de général et saluant, le chapeau à la main, la terre de France où il lui est permis de rentrer. L'expression du visage, qui est d'une ressemblance parfaite, est très belle et impressionnante; le mouvement du cheval retenu dans sa marche est d'une grande vérité.

La fonte en bronze de la statue sera opérée très prochainement.

Nos lecteurs ont pu constater que depuis quelques années, en voie d'arrangement, se sont élevées entre la France et l'Angleterre, nous avons systématiquement fermé nos colonnes à tous les renseignements qui concernaient des mouvements de troupes, des travaux de fortifications, des augmentations de journaux dans les arsenaux, etc.

Ces mouvements militaires ou maritimes, qui d'ailleurs deviendront fort heureusement sans objet, nous avons jugé inutile de les signaler, dans l'intérêt même de notre pays dont on guette, à l'étranger, les moindres actes.

Ces difficultés sont aujourd'hui tout à fait applanies, mais nous n'avons aucune raison pour abandonner une attitude dont nous n'avons qu'à nous féliciter au point de vue patriotique, et nous sommes certains que les journaux des départements imiteront cette sage réserve que la plupart d'entre eux ont déjà depuis longtemps adoptée.

La septième série des lutttes éliminatoires pour le Grand Prix de la Ville de Paris, qui se dispute aux Folies-Bergère, avait attiré hier soir une foule énorme.

Cesoir, à dix heures et demie, 13^e poule du Tournoi international. Les lutteurs inscrits sont Pytlasinski, Bonnefon, Autier et Loir.

Une exposition qui intéresse particulièrement nos lecteurs est ouverte en ce moment au Musée social, 5, rue Las-Cases.

C'est l'exposition des lots de la tombola de la Ligue des Enfants de France, dont le tirage est prochain. Les lots, qui sont fort importants, ont été présentés avec un art exquis.

Hors Paris

De Berlin : « Le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne à Paris, est arrivé avant-hier pour assister demain mardi à la cérémonie annuelle de l'ordre de l'Aigle noir, dont il est l'un des hauts dignitaires. »

A l'occasion de cette réunion solennelle, l'empereur d'Allemagne a chargé M. William Pape, le peintre d'histoire et portraitiste bien connu, de reproduire sur la toile la cérémonie de l'investiture de l'ordre. M. Pape trouvera parmi les nouveaux chevaliers de l'Aigle noir une figure de connaissance, celle d'un collègue, M. Adolphe Menzel, qui est, si nous ne nous abusons, le premier artiste peintre ayant obtenu cette haute distinction.

De notre correspondant d'Alger :

« D'après une dépêche adressée de Monte-Carlo à l'Express algérien, M. Henri Rochefort, accompagné des députés antisémites, arriverait à Alger le dimanche 29 janvier. »

Courrier du Littoral :

« La première réunion sportive de Nice, à l'hippodrome du Var, a été favorisée par un temps splendide. C'est d'ailleurs l'époque où ce que l'on nomme l'hiver sur le Littoral s'efface pour faire place au printemps nouveau. Et les courses de Nice ont habituellement le privilège d'être très ensoleillées. »

« Cette année, la première journée a été, sous ce rapport, absolument magnifique. »

« Aussi était-ce une vraie joie pour les yeux que de regarder la pelouse inon-

dée de lumière, le paysage animé joyeusement, les tribunes fleuries de toilettes exquises, car les nouvelles modes du printemps y apparaissent pour la première fois. »

« Grâce à ce temps radieux, la journée a obtenu un succès complet. Tout ce que le Littoral compte de personnalités mondaines s'était donné rendez-vous à l'hippodrome du Var. A côté des hôtes de Nice, une partie du public élégant se composait d'étrangers venus de Cannes et surtout de Monte-Carlo. »

Le Ghezireh-Palace, au Caire, reprend la série de ses grands bals et de ses fêtes qui ont eu, les années précédentes, un si grand succès. Le premier bal a eu lieu le 12 et était merveilleux.

Parmi les hôtes actuels : Sir Edward Malet, lady Emyntud Malet, lady Elie Russell, miss Constance Russell, prince Auguste d'Arenberg, prince Pierre d'Arenberg, comte et comtesse Le Marois, comte et comtesse de Ganay, comtesse de Béarn, etc.

Nouvelles à la Main

Gontran à Gaston : — Je rêve, pour le mardi gras, un costume pas banal... Où pourrais-je trouver des estampes représentant des déguisements du siècle dernier ? — Parbleu ! à Carnavalet !

Petite définition.
 LE PÈRE DU LAC : Lamartine.

Maris : — Ma femme est tellement jalouse qu'elle vérifie chaque jour mon argent de poche et me fait rendre compte de toutes mes dépenses. — La mienne pousse encore plus loin la précaution : elle m'oblige, quand je sors seul, à lui remettre mon canif !

Le Masque de Fer.

LEÇON DE MORALE

L'INSTITUTEUR, à ses jeunes élèves, de six à dix ans. — Mes chers enfants, c'est aujourd'hui la leçon de morale... (Mouvement des enfants.) Ne vous effrayez pas, je serai bref... Je ne veux pas charger votre mémoire de préceptes trop compliqués et trop difficiles à suivre. Ainsi, je ne vous dirai pas de respecter votre père et votre mère. Cela vaudrait mieux, évidemment, et ceux d'entre vous qui respectent leur père et leur mère seraient beaucoup plus raisonnables et beaucoup plus sages que les autres... Mais je n'insisterai pas, désirez arriver tout de suite aux recommandations essentielles... Je n'insisterai pas davantage sur vos devoirs de citoyen. D'abord, on ne sait pas au juste en quoi consistent les devoirs d'un citoyen, et je vous l'expliquerais que vous ne m'écouteriez même pas. Non !... Je me bornerai à un ou deux préceptes qui se graveront facilement dans votre mémoire, un surtout qui est de la dernière importance. Mes chers enfants, n'assassiniez jamais personne ! Dites-vous bien que le meurtre est le plus grand de tous les crimes, que tous les peuples l'ont puni, et qu'on le punit encore aujourd'hui de la peine de mort. Ah ! les enfants, ne vous exposez jamais à être guillotins, vous vous en repentirez cruellement ! Il y a aussi le vol que vous devez éviter, mais je ne veux pas tout vous dire en une fois. Pour aujourd'hui, je veux me borner à vous inculquer l'horreur de l'assassinat... On ne saurait s'y prendre de trop bonne heure avec les petits enfants d'à présent...

Alfred Capus.

"CHARMANT" TEMPS

Si jamais quelque chose a eu le don de ne satisfaire personne, c'est bien le « temps ».

Fait-il beau ? on se plaint qu'il fait trop chaud.

L'hiver est-il doux ? c'est la pluie qui tombe trop souvent, le vent qui souffle trop fort.

Cependant, bien que ce soit une affaire entendue que nous ne sommes jamais contents, il semble parfois que toutes les tempêtes d'une année se donnent rendez-vous au même moment — comme depuis le premier jour de l'an 1899 — se succédant sans interruption, plus violentes les unes que les autres.

Le dimanche 1^{er} janvier ouvre la série. Une violente dépression couvre les îles Britanniques; toutes les communications sont supprimées par l'intensité de l'ouragan; les dépêches ne partent pas et les services de Dieppe, Boulogne et Calais sont interrompus. Le 2, le baromètre tombe, à Stormway, à 727mm. Quelque chose comme 33 millimètres au-dessous de la moyenne !

Le lendemain la pression se relève partiellement. « Enfin, pense-t-on, le temps va donc se remettre au beau ! » Eh bien ! pas du tout; à peine quelques heures de calme et voilà une nouvelle tempête qui se promène dans le Nord, nous amenant de la pluie pendant trois jours. En tout 18 millimètres d'eau qui sont tombés presque sans interruption d'un ciel d'une monotonie grise et embrumée désespérante.

Le 7 janvier, chose remarquable, le temps est potable, mais de longs cirrus, des *queues de chats*, comme les appellent les matelots, tachent le ciel, n'annonçant rien de bon.

De fait, le 8 au matin toute la partie occidentale de l'Europe est envahie par une zone de basses pressions, indice d'une nouvelle série de mauvais temps. Les 9 et 10, le baromètre recommence à dégringoler et le vent se met à souffler violemment, rendant la mer très dure entre les côtes de France et d'Angleterre. Le bureau central météorologique an-

Les deux fourgons de tête, et trois wagons ont défilé. Mais, heureusement, personne n'a été blessé. Seulement les voyageurs — rares du reste — ont dû descendre et regagner à pied la gare pour y attendre un autre train.

Le déraillement a eu pour cause la rupture accidentelle d'un rail. Par suite de l'encroisement et du travail nécessaire pour relever la machine et les fourgons renversés, les trains des lignes de Pontosse et Chantilly ont subi un assez long retard. Les voyageurs arrivant sont descendus à Saint-Denis et sont rentrés à Paris par le train-tramway dont la voie était restée libre.

PARIS LA NUIT

Un garçon laitier, Léon Paupier, âgé de dix-neuf ans, demeurant rue de Ménilmontant, a été assailli, l'avant-dernière nuit, rue Morand, en face du numéro 27, par trois rôdeurs qui, après lui avoir, sans raison, cherché querelle, l'ont frappé à la tête avec plusieurs coups de couteau.

Des gardiens de la paix, accourus aux appels de la victime, n'arrivèrent que pour assister à la fuite des meurtriers qu'ils essayèrent, en vain, de rejoindre.

Le blessé, dont l'état est des plus graves, a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

Un employé de commerce, M. Delcroix, était dans la soirée du 8 de ce mois, frappé par un inconnu, boulevard Ornano, de plusieurs coups de couteau.

M. Delcroix, qui avait été transporté à Lariboisière, y est mort, hier matin. Son cadavre a été porté à la Morgue, aux fins d'autopsie.

L'auteur de ce meurtre n'a pu encore être retrouvé.

UN HONNÊTE HOMME

Un égoïste nommé Ange Osiar, demeurant rue Marie-Stuart, était occupé, avant-hier, dans un égoût dont la bouche s'ouvre en face du n° 110 de la rue Montmartre.

Son attention fut attirée par un volumineux paquet enveloppé dans un journal. Il l'ouvrit et constata qu'il renfermait un grand nombre de valeurs diverses.

Ange Osiar remonta aussitôt et alla porter sa trouvaille à M. Landel, commissaire de police. Les titres que contenait le paquet représentaient une valeur de 600.000 francs environ. Inutile d'ajouter que le magistrat a vivement félicité cet honnête ouvrier de l'acte de haute probité qu'il venait d'accomplir.

On se demande, à la Préfecture de police, si ces valeurs ne proviendraient pas de vols signalés ces jours derniers au service de la Sûreté.

Jean de Paris.

J. de P.

Les derniers joujoux

Nous avons souvent parlé des œuvres de M. Enfert dans le coin le plus pauvre de Paris : la Maison-Bleue.

Après y avoir créé la *Mie de pain*, il y ouvrit un patronage où les nombreux enfants du quartier, au lieu de vagabonder dans les fortifications, se réunissent en une cour munie de tous les jeux ou en une salle bien close transformée tantôt en école de dessin, tantôt en théâtre. A côté sont des classes, des ateliers, un bureau gratuit de placement, etc.

Dimanche, à deux heures, était dressé sur la scène un arbre de Noël, couvert et entouré de joujoux. Le retard de la fête provenait de ce qu'on avait voulu que chaque enfant en eût au moins un, sans compter les vêtements.

C'est grâce à nos lectrices et aux dames du *Joujou Noël* que la chose a été possible. Aussi cet acte de bienfaisance catholique, qui, depuis huit ans, est le principal collaborateur de M. Enfert, M. Raoul de Gunz, a-t-il ouvert la séance en demandant pour elles, aux quatre cents enfants échelonnés dans la salle, un gros merci parti du cœur.

Au premier rang les enfants de quatre ans, puis ceux de cinq, de six, jusqu'à ceux de douze ans, gardés par la milice de l'œuvre : de jeunes volontaires qui, pour le bon ordre de l'institution, se sont initiés au métier de soldat.

La plupart des petits sont charmants. Le seul étalage des joujoux met leurs yeux en feu et leur fait pousser des cris de joie. M. de Gunz dit :

— Mes petits amis, voilà trois corbeilles où sont, selon vos âges, tous vos joujoux que je vais tirer au sort. Chacun aura quelque chose. Mais ne quittez pas vos bancs. On vous portera vos lots, et pas de bruit ou je cesserai aussitôt le tirage. Il faut qu'on n'entende que l'appel de vos noms.

Et c'est dans un silence absolu que le tirage a eu lieu et c'est dans l'ordre le plus parfait qu'il a été distribué jouets et effets.

Parmi les enfants, il en est trois qui,

assis, à cause de leur âge, sur trois bancs différents, me font des signes amicaux. Je les reconnais. Ce sont trois des enfants de M. Vandenberghe. « Le meilleur père de famille de Paris ». Dans un coin est la maman, plus vaillante que jamais. Elle vient pour le plaisir de ses petits. Elle me dit ce mot exquis :

— Regardez comme ils sont beaux quand ils sont contents.

Le tirage au sort continue. Les premiers favorisés se gardent bien de se servir de leurs joujoux. Ils les maintiennent avec respect sur leurs genoux ; ils veulent sans doute les montrer intacts à maman. Un tout petit s'étonne de ne rien recevoir. Il quitte son banc, s'accroche d'une main à mon pantalon et tend l'autre main à l'arbre paré de joujoux. La charmante Mlle Grilleau, fille de la présidente du *Joujou Noël*, lui donne, pour lui faire prendre patience, une papillote de chocolat.

A la fin, on voyait des yeux bien inquiets. Des jouets qu'on aurait voulu ont été donnés à d'autres. En reste-t-il encore de beaux ?... Je ne sais pas comment s'y est pris le sort, mais tout le monde a paru satisfait.

Et, pendant ce temps, chauffait la soupe que, le soir, six étudiants catholiques, désignés par leur tour de service, sont venus distribuer aux misérables.

Et, même avant la fin de la distribution, les collaboratrices de M. de Gunz se sont hâtées de rentrer chez elles pour préparer, en famille, le *Joujou Noël* prochain — qui leur donne déjà beaucoup de mal. C'est bien le moins qu'on pense aux pauvres quand on est riche.

Charles Chincholle.

Figaro à la Bourse

Lundi 16 janvier.

Les tendances sont un peu plus incertaines que samedi, sans qu'on sache au juste pourquoi. Car enfin on n'a guère que de bons éléments à invoquer. L'argent pour demain promet d'être fort abondant et s'offre au taux moyen de 4 0/0. Le formidable succès de l'emprunt Indo-Chinois, couvert trois fois de dix, n'a rien de plus de bien encourageant, et confirme ce que nous disions hier au sujet de la bonne volonté du public à apporter son concours aux affaires acceptables. Malgré tout cela, on fait preuve d'hésitation, encore qu'il n'y ait pas une minute de question de politique étrangère, et bien qu'on n'ait à se préoccuper d'aucun incident en ce qui concerne la politique étrangère.

Deux groupes de valeurs échappent, seuls, aux effets de l'espèce d'influenza qui, aujourd'hui, a indisposé légèrement le marché : le groupe espagnol et le groupe des Mines d'or, qui, à eux deux, accusent toute la fermeté et toute l'activité de la Bourse. L'Extérieure, tout à fait brillante, gagne plus d'un point à 48 07 après 47 15 et 48 10 ; on semble envisager d'un assez bon œil les projets que, ce dit-on, le gouvernement espagnol nourrit à l'égard de ses colonies. Il va sans dire que tous les titres du compartiment espagnol ont progressé : le 5 0/0 cubain gagne 3 fr. à 404, le 6 0/0 monte de 4 fr. à 195. Les obligations des chemins de fer sont également bien traitées, notamment celles des Andalous, qui obtiennent des plus-values de 4 à 5 fr. pour la 1re série à 234 et la seconde série à 233, et la 1re série des Nord Espagne, en avance de 6 fr. à 250.

Quant aux Mines, elles continuent à manifester des tendances dont l'excellence s'accroît de jour en jour, et qui, naturellement, se traduisent par des augmentations constantes non seulement sur les actions des compagnies minières proprement dites, mais aussi sur toutes les sociétés qui s'occupent de l'industrie minière, Robinson Banking, etc.

Le 3 0/0 perd 15 centimes à 101 57, le 3 1/2 0/0 5 centimes à 104 15. Au comptant il y a une diminution de 27 centimes sur le 3 0/0. Après Bourse, un peu de reprise, mais très légère.

L'Union finit à 92 50 à 92 35 après 92 35. D'assez lourdes ventes font reculer le 3 0/0 russe 1891 à 93 30, et le 3 0/0 1896 à 94 50, en perte de 40 à 45 centimes. Tassement de 7 centimes sur le Turc C à 27 12 et sur le D à 22 82. La Banque ottomane est calme à 549. Nouvelles ascensions des rentes brésiliennes, en hausse de 20 à 25 centimes pour le 4 0/0 à 58 20 et le 5 0/0 à 67 58. Les rentes provinciales sont beaucoup plus favorisées encore, surtout l'Esprito Santo, qui gagne 15 francs à 317 50. La Minas Gerais, à 331, commence à regagner une partie de son coupon de 12 50 détaché aujourd'hui.

A part une avance de 15 fr. à terme sur le Crédit foncier à 733 au comptant, la hausse est de 20 fr. et on finit à 740. Il n'y a rien à signaler sur les établissements de crédit. Les chemins de fer sont calmes, eux aussi. Le Suez, à 3.492, la Thomson-Houston à 1.255, l'Omibus à 1.800, le Rio à 830, la De Beers à 695, les Voitures à 690, n'ont pour ainsi dire pas varié. La Rakhmanovska est ferme à 720, ainsi que les Chaussures françaises à 163.

Le Boursier.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

VILLE DE PARIS 1899 : tirage du 16 janvier. — Les numéros gagnants sont : 234.000 fr. Les quatre numéros suivants, chacun 10.000 fr. : 206.150, 393.792, 450.090, 579.154. Les dix numéros suivants, chacun 1.000 fr. : 11500, 481.888, 184.001, 195.328, 250.009, 270.389, 323.229, 486.232, 534.141, 710.863.

L'Equitable des Etats-Unis

CHIFFRES PRÉLIMINAIRES DE L'EXERCICE 1938. — L'« EQUITABLE » ET LES AUTRES COMPAGNIES AMÉRICAINES. — LE RECORD DES CAPITAUX ASSURÉS EN UN SEUL JOUR.

L'Equitable des Etats-Unis vient de recevoir de son administration centrale un cahier-gramme lui donnant un aperçu sommaire des opérations de la Compagnie en 1938. Nous y relevons les chiffres suivants tout particulièrement intéressants et prouvant, une fois de plus, l'extraordinaire puissance financière de cette Compagnie, et témoignant d'une façon éclatante la confiance que le public intelligent et soucieux de ses intérêts personnels ne cesse de lui prodiguer.

Nouvelles affaires réalisées en 1938	881 millions
En augmentation de	68
sur l'année précédente	
Fonds de garantie (propriété exclusive des assurés)	1.324
En augmentation de	94
sur l'année précédente	
Excédent de l'actif sur le passif (propriété exclusive des assurés)	285
En augmentation de	23
sur l'année précédente	

Enfin, l'Equitable possède un portefeuille supérieur à cinq milliards d'assurances en cours.

De tels chiffres doivent se passer de commentaires, si l'on veut bien se souvenir que l'Equitable a enregistré sa première affaire d'assurance le 26 juillet 1839. Elle occupait alors le vingt-cinquième rang, c'est-à-dire, le dernier, parmi les 25 Compagnies d'assurances opérant alors aux Etats-Unis. En 1876, l'importation de son excédent d'actif la plaça déjà au sixième rang. En 1876, elle prenait la quatrième place ; en 1877 la troisième, en 1878 la seconde, et enfin en 1880 elle se plaça à la tête de toutes les Compagnies des Etats-Unis, et depuis, sans interruption aucune, elle est restée la première entre toutes, offrant l'exemple d'une gestion impeccable, et d'une sécurité financière sans précédents dans les annales de l'assurance.

Ses efforts, son activité et sa loyauté sont d'ailleurs largement récompensés par les succès remarquables qu'elle vient de remporter, et par le record qu'elle vient d'établir. En effet, le montant du 31 décembre 1938 a dépassé l'Administration centrale, à New-York, un chiffre d'affaires nouvelles dépassant 25.000.000 de francs. Aucune Compagnie au monde n'a réalisé en un seul jour un pareil montant d'assurances.

C'est la confirmation la plus éclatante de l'excellence de ses combinaisons, de la libéralité de ses contrats et de la promptitude absolue et exceptionnelle du règlement de ses polices.

Informations

Al'Élysée. — Le Président de la République a reçu, en audience, hier matin, à M. Constans, ambassadeur de France à Constantinople.

Il a reçu ensuite le vice-amiral Parryson, le général Niox, M. Jurany, mécanicien inspecteur général de la marine ; M. Berchon, premier président de la Cour d'appel de Rouen ; M. de Selves, préfet de la Seine ; M. Orsel, inspecteur général des mines en retraite ; M. de Vain, directeur des chemins de fer de l'Etat ; le préfet de l'Allier.

M. Paul Tiller, président du Cercle artistique et littéraire, a invité le Président de la République à honorer de sa présence l'inauguration de la prochaine exposition de peinture et de sculpture qui aura lieu au cercle de la rue Volney.

M. Philippe Deschamps a remis à M. Félix Faure le premier exemplaire du Livre d'or de l'alliance franco-russe.

Nomination. — Sur la proposition du directeur général des Haras, M. Paul Bajac, conseiller général des Hautes-Pyrénées, est nommé membre de la Commission du Stud Book français de pur sang.

Armée. — Le capitaine Barret, du 8^e d'infanterie, détaché à l'école normale de tir, est nommé officier d'ordonnance du ministre de la guerre.

Fêtes de Paris au profit des pauvres. — L'Assemblée générale de la « Société des fêtes de Paris », fondée en 1835, s'est tenue hier à l'Hôtel de Ville, sous la présidence de M. Alexis Muzet, député de la Seine.

Après l'approbation des comptes, l'assemblée générale a constitué son bureau.

Ont été nommés :
Président : M. Alexis Muzet ;
Vice-présidents : MM. F. Bertrand, Boreux, De France, Ed. Detaille ;
Secrétaire général : M. Bertol-Gravil ;
Trésoriers : MM. Brunel, Marguery ;
Secrétaires : MM. G. Boyer, Loquet, Mascaraud et Chevre ;
Secrétaire archiviste : M. Maillard.

L'Assemblée générale a donné pleins pouvoirs à son Comité pour organiser à Paris une

série de fêtes dans la semaine du Grand Prix de Paris.

La Sorbonne. — La Sorbonne rouvre ses portes. Parmi les cours libres qui intéressent le public intellectuel et mondain, citons celui de M. Albert Le Roy, docteur ès lettres, sur la littérature sentimentale. Il étudiera Jean-Jacques Rousseau et les origines du romantisme, le mardi à trois heures et demi, à partir du 17 janvier.

Conférences. — La Société des conférences (troisième année) donnera douze causeries sur « la Littérature et l'Art d'aujourd'hui » les mardis, à 2 h. 1/2, salle Charras, 4, rue Charras. En voici le programme :

Mardi 17 janvier, M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française : « Les Querelles de mots. »
Mardi 24 janvier, M. René Doumic : « L'Éducation française. »

Mardi 31 janvier, M. Edouard Rod : « La Littérature personnelle. »
Mardi 7 février, M. Giacosa : « L'Art dramatique et les Comédiens en Italie. »

Mardi 14 février, M. Gaston Deschamps : « La Littérature et les Sports. »

Mardi 21 février, M. André Michel : « L'Art et la Patrie. »

Mardi 28 mars, M. Vincent d'Indy : « De Bach à Beethoven. » (Avec exemples au piano.)

Mardi 14 mars, M. Maurice Spronck : « Mœurs électorales. »

Mardi 21 mars, M. René Bazin : « Le Roman populaire. »

Mardi 28 mars, M. Théodore de Wyzewa : « La Mode du cosmopolitisme. »

Mardi 14 avril, M. André Hallays : « L'Interview. »

Mardi 21 avril, M. Mario Bazan : « L'Espagne d'hier et d'aujourd'hui. »

On trouve des cartes d'abonnement et des cartes pour une conférence, 4, rue Charras.

Voici le programme des conférences que le Comité d'études historiques, archéologiques et artistiques des cinquante et troisième arrondissements, « la Montagne Sainte-Geneviève et ses abords », organise pour la saison d'hiver 1939, à la mairie du cinquième arrondissement :

Le 18 janvier, conférence par M. Augé de Lassus : « L'Empereur Julien au palais des Thermes, les Romains en Gaule. »

Le 22 février, conférence par M. Josè Thérèse, avocat à la Cour d'appel de Paris : « François Villon, étudiant de l'Université de Paris, ses aventures, son œuvre poétique. »

Le 15 mars, conférence par M. Georges Desplais, avocat, conseiller municipal : « La Montagne Sainte-Geneviève pendant la Révolution (1793-1800). »

Ces conférences seront complétées par des projections lumineuses.

Les médecins homéopathes viennent d'organiser une série de conférences publiques qui auront lieu à la mairie de Saint-Sulpice, à neuf heures du soir, le jeudi et le samedi, du 14 janvier au 9 mars. Les professeurs seront les docteurs Jousset (père) (leçon d'ouverture) ; Portet, Marc Jousset, Lévy, Léon Simon, Tessier et M. Ecalle, pharmacien.

Le portrait de Samory. — M. J. de la Nézière, frère du dessinateur bien connu, est en ce moment à Kayes, où il avait été envoyé en mission officielle, et vient de terminer le portrait de Samory, portrait qui arrivera dans le courant du mois de février à Paris.

Publication. — Le *Grand Annuaire de l'Algérie et de la Tunisie*, édition 1899 (16^e année), par Paul Langard, a paru hier.

Cette importante publication offre chaque année un intérêt toujours nouveau pour les besoins commerciaux de la colonie entière.

La Corse à Paris. — La Société philanthropique « la Corse » a donné son banquet annuel, sous la présidence de M. le docteur Decori, son distingué et dévoué président.

Près de cent cinquante convives assistaient à ce banquet qui a été empreint de la plus grande cordialité. M. le docteur Decori a ouvert la série des toasts par une allocution très applaudie à laquelle a répondu M. Emmanuel Arène, député. On a entendu ensuite M. Félix Decori, le jeune et très brillant maître du barreau parisien ; M. Limperini, conseiller à la Cour d'appel, et M. Arrighi, avocat, qui ont prononcé de brillantes et spirituelles discours vivement applaudis par l'assistance.

La soirée s'est terminée par un concert des plus réussis.

Banquets. — Le premier dîner de la Fédération bretonne de Paris a eu lieu samedi soir au Palais-Royal, sous la présidence de M. Charles Le Goffic, qui a exposé le but de la Société : grouper les différentes Sociétés bretonnes de Paris et de la banlieue, en vue de différentes œuvres, charitables ou autres, à accomplir en commun.

M. de La Gonnelle, représentant les Celtes d'Irlande ; MM. Delobelle, Dubuisson, de l'Estourbeillon, membres du Parlement ; de Chateaubriand, Hamon, Michelet, Rémy Saint-Maurice, Grivart, Le Fustec, Maufra, etc., assistaient à ce dîner qui a été des plus brillants, et ont couronné d'un plein succès la tentative si intéressante due à l'initiative de M. Le Goffic.

Le banquet annuel des anciens élèves du collège Sainte-Barbe-Rollin aura lieu, le lundi 30 janvier, chez Marguery, sous la présidence de M. Timmy, membre de l'Institut, doyen honoraire de la Faculté des lettres.

On est prié de s'inscrire sans retard chez M. Defacqpret, secrétaire du Comité, 40, boulevard des Invalides.

Réunion. — L'Assemblée générale de la Société amicale de secours des anciens élèves de l'Ecole polytechnique aura lieu dimanche prochain (lendemain du bal de la Société), à deux heures précises, dans le grand amphithéâtre de physique de l'Ecole polytechnique, sous la présidence de M. Guillaumin, ministre des colonies.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 16 Janvier

Vapeur abandonné en mer

BREST. — Le steamer le *Gaulois*, du port de Brest, a ramené cet après-midi en rade un grand vapeur, de nationalité danoise, qu'il avait trouvé la veille, vers neuf heures du matin, dérivant à huit mille environ dans l'ouest-sud-ouest de l'Iroise.

Ce vapeur était abandonné par son équipage, qui devait être composé d'environ vingt-cinq hommes, en raison du tonnage évalué à 2.000 tonnes.

Il était environ neuf heures du matin. Des hommes du *Gaulois* montèrent à bord de ce navire, dont le nom est *Nordpool*. Tout indiquait un départ précipité : les montres et les pendules n'étaient pas arrêtées et les lampes électriques brûlaient encore dans les cabines, le rouif et la chambre des machines. Ces dernières étaient encore en état, et, à part une légère avarie au gouvernail, le vapeur ne paraissait pas avoir beaucoup souffert de la tempête ; seulement, c'est ce qui avait provoqué le départ de l'équipage, il donnait une odeur inquiétante, de 40 degrés environ, causée par le déplacement des marchandises, et menaçait de couler sous l'effort de vagues énormes.

On a retrouvé à bord deux chiens terriers abandonnés, ainsi que des animaux de boucherie. De l'équipage on n'a aucune nouvelle : il s'est sauvé dans les embarcations du bord, mais, jusqu'à présent, on ne sait pas si ces embarcations ont réussi à atterrir quelque part.

La cargaison est restée intacte. Les panneaux du *Nordpool* n'ont pas encore été ouverts et l'on ne connaît pas la nature des marchandises. Le rôle d'équipage n'était pas à bord. Suivant l'usage, le capitaine du *Nordpool* l'avait emporté avec lui.

La tempête

CHERBOURG. — La tempête est un peu moins violente, mais la pluie continue à tomber en abondance. Les bas quartiers sont inondés. La place Divette et le pont Carreau sont submergés.

On redoute des désastres.

ANGERS. — La tempête continue. Depuis cinq jours, les bourrasques se succèdent sans interruption, avec pluies torrentielles. La Loire et la Maine continuent à monter.

MONTMÉDY. — La tempête de vendredi, après une courte accalmie dans la journée de samedi, a repris avec violence dans la soirée du même jour, pour se continuer avec une grande violence pendant une partie de la journée et toute la nuit du dimanche.

Beaucoup d'arbres ont été déracinés et abattus par le vent. A Stenay, un certain nombre de tombes du cimetière ont été renversées par le vent. La Meuse, le Chiers et toutes les autres rivières ont débordé. L'importante foire aux chevaux qui se tient le 15 janvier, à Montmédy, a été fortement ressentie de cette température accidentelle. Les forains n'ont pu installer leurs boutiques que le vent menaçait d'enlever.

L'Éuvre des tabernacles

EPERNAY. — Mgr Latty, évêque de Châlons-sur-Marne, a présidé aujourd'hui, à Eprenay, l'ouverture de l'exposition de l'Éuvre des tabernacles.

Cette association, dirigée par Mme la comtesse Raoul Chandon de Briailles, tient son exposition annuelle chez les Dames dominicaines, et s'ouvre par un salut solennel dans leur belle chapelle.

A l'issue du salut solennel, une réunion a été tenue dans la grande salle de l'exposition.

Mlle Thérèse Légié-Boizet a présenté à Mgr de Châlons une lettre d'offre, au nom de l'Éuvre, par sa généreuse présidente. Profondément touché de ce don magnifique, Mgr Latty a adressé à l'assistance des paroles très émouvantes à propos de l'Éuvre de construction de son grand séminaire.

Mme la comtesse Jean Chandon de Briailles et Mme la comtesse Bégon ont fait la quête habituelle.

Incendie d'une filature

ROUEN. — La filature de coton de M. Offroy, à Malaunay, a été complètement détruite, ce matin, par un incendie dont on ignore la cause.

Les ateliers contenant 22.800 broches et tout l'outillage ont été la proie des flammes. Les pertes dépassent 800.000 francs. Les ouvriers, au nombre de 200, devront chômer toute l'année.

Un pompier a été légèrement blessé.

Inondations

BOURGES. — A la suite des pluies persistantes, les rivières de la région ont débordé. Les prairies avoisinant Bourges sont couvertes par les eaux.

LYON. — Au pont de La Guillotière, le Rhône est à la cote de 4m90. Le maximum de la crue semble atteint, et les dépêches des ponts et chaussées annoncent une légère baisse sur le haut Rhône.

Le niveau de la Saône augmente, mais lentement. La crue aura probablement son maximum dans cinq jours. Fort heureusement, ces deux crues ne se feront pas sentir simultanément à Lyon où, par le seul fait de celle du Rhône, toutes les caves des riverains sont

envahies jusqu'à une distance de 150 à 200 mètres des quais.

Boux bateaux-lavoirs ont coulé cette nuit. Sur l'un d'eux, trois hommes travaillant aux pompes au moment du naufrage, deux ont été noyés : le propriétaire, M. Paul, âgé de soixante ans, et un manœuvre, M. Lombard, âgé de soixante-trois ans.

Les nouvelles de Givors et de Condrieu disent que toutes les rues de la basse ville sont envahies par le Rhône.

PRIVAS. — Le niveau du Rhône continue à monter à La Voulte et au Pouzin. La plaine est inondée sur une grande étendue et de nombreux propriétaires ont dû évacuer leurs habitations, après avoir fait régner le bétail dans les appartements des étages supérieurs.

A La Voulte, le sous-sol des maisons est inondé. Les eaux atteignent, à la gare du Triage, la ligne de Lyon à Nîmes.

VIVREZ. — Le Rhône, par suite des crues des rivières la Saône et l'Ain, a, la nuit dernière, monté de plus de deux mètres. Il cote actuellement 6 mètres au-dessus de l'étiage et tout fait prévoir qu'il va atteindre le niveau de l'inondation du 2 novembre 1896, qui causa tant de dégâts aux riverains. Les eaux du fleuve sont jaunâtres. Elles charrient des arbres, des meubles, des ustensiles, des débris de toutes sortes. Les riverains sont dans des trances terribles, ainsi que nous avons pu en juger dans la tournée que nous avons accomplie sur les deux rives du fleuve, depuis Lyon jusqu'à Saint-Vallier-sur-Rhône.

On craint beaucoup pour le village de Salbris, près de Serrières, qui est tant à souffrir durant la catastrophe de 1896. Les habitants font leurs provisions en bateau. Les plaines de Chasse-Grigny, Loire, Ampuis, Chavanay, Saint-Maurice, etc., sont recouvertes par les eaux. La circulation se trouve interrompue à Vienne. Les quartiers d'Estressin et de la porte de Lyon commencent à être envahis par les eaux. Plusieurs usines ont dû fermer aujourd'hui, leurs machines ne pouvant plus fonctionner. Ainsi, durant la journée, une foule nombreuse n'a cessé de se promener sur les quais, contemplant le lugubre spectacle.

Aucun accident n'est signalé. Le fleuve reste stationnaire, avec tendance à la baisse.

TARBES. — Le Rhône est à 4 m 15. Il monte de 5 centimètres par jour.

TOULON. — Le contre-amiral Gourdon a pris aujourd'hui les fonctions de major général de la marine, en remplacement du contre-amiral Châteaumoine, admis à la retraite.

Le général Palle a pris également aujourd'hui ses fonctions de commandant de la subdivision de Toulon, en remplacement du général Pamard, nommé directeur du cabinet de M. de Freycinet, ministre de la guerre.

Ouverture du Conseil supérieur

ALGER. — La séance d'ouverture du Conseil supérieur a eu lieu, cet après-midi, dans le grand salon rouge du Palais d'Alger.

Dans l'assistance, très nombreuse, on remarquait les généraux de la garnison d'Alger, l'amiral commandant la marine, M. Benzeville, secrétaire général du gouvernement général, les grands chefs indigènes venus du Sud, etc.

Après les discours, un lunch a été servi dans la salle attenante. Le dîner d'âge a prononcé une courte allocution. Le gouverneur général y a répondu en quelques mots, et a remarqué que le passage du discours du gouverneur général faisait allusion à la réforme des lois concernant la naturalisation et la réforme du décret Crémieux a soulevé des applaudissements unanimes et prolongés.

A l'issue de cette cérémonie, M. Lafferrière, dont le landau était escorté par un demi-cadron de chasseurs, sabre au clair, a regagné le Palais. Il a été salué respectueusement par la foule massée sur son passage.

triels: Elèves des classes de chant de MM. Archambaud, Masson, Duprez et Vergnet.

Hier soir, à l'Opéra, Mme Jane Marcy, qui pour la première fois, chantait le rôle de Valentine dans *les Huguenots*, y a obtenu un très joli succès, qu'elle a partagé avec Mmes de Noé, Agassol, MM. Affre, Renaud, Delmas, Gresse, etc., etc.

Au moment de se rendre au banquet Molière, M. Jules Claretie avait reçu du Comité Molière, de Pézenas, la dépêche suivante: « Moliéristes piseñois, réunis en leur dîner annuel, vous envoient en cet anniversaire, ainsi qu'à l'illustre Maison, salut cordial et souvenir reconnaissant. Montagne, maire; Allié, secrétaire général Comité Molière. » M. Mounet-Sully recevait en même temps, du célèbre comédien Novelli, la nouvelle de la nomination du doyen de la Comédie au grade de chevalier de la Couronne d'Italie!

Avant son départ pour l'Italie, Silvain ne jouera plus *Louis XI* que deux fois à la Comédie-Française: vendredi prochain, le soir, et dimanche, en matinée. Il donnera une représentation de l'œuvre maîtresse de Casimir Delavigne dans les villes et aux dates suivantes: le 27 janvier, à Turin; le 28, à Milan; le 30, à Trieste; le 31, à Venise; le 2 février, à Florence; le 3, à Rome; le 4, à Naples; le 5, à Gènes. Enfin, le 6 février, aura lieu, au Nazionale, la première représentation d'*Horace* à Rome, où la plus romaine des tragédies de notre grand Corneille n'a jamais été représentée. C'est donc, dans la ville de Rome, que M. Silvain donnera la première représentation de *Horace*, qui sera le premier honneur de faire entendre le « qu'il mourut! » et les imprécations à quelques pas de la plaine légendaire où s'est livré le combat des Horaces et des Curiaces. Le spectacle se terminera par la *Femme de Tabarin*, de Catulle Mendès.

Hier soir, à l'Opéra-Comique, M. Félix Faure assistait à la représentation de *la Vie de bohème*. Le Président de la République a pris un vif intérêt à l'exécution de l'œuvre si colorée de Puccini, et a longuement applaudi ses remarquables interprètes: Mmes Giraudeau et Thérèse, MM. Fugère, Marchal, Isnardon et Delvoye. Après le troisième acte, dont le finale a été bissé d'acclamation, M. Puccini a été présenté par M. Albert Carré au Président de la République qui lui a vivement félicité du succès de son œuvre.

La première séance de la Commission de gestion de la Caisse des pensions viagères de l'Opéra-Comique a eu lieu, hier matin, sous la présidence de M. Dislère, président de section au Conseil d'Etat. L'actif de la caisse, constitué par le produit de la matinée donnée à son profit et par les dons particuliers adressés à M. A. Carré, s'élève à plus de 12,000 francs.

Ainsi que nous l'avons annoncé, c'est demain mercredi qu'aura lieu le doublement de l'inauguration du nouveau théâtre Sarah Bernhardt (place du Châtelet), avec la première représentation de *la Tosca*, drame en 5 actes et 6 tableaux, de M. Victorien Sardou, dont voici la distribution complète:

Flora Tosca Mme Sarah Bernhardt
Le baron Scarpia MM. André Calmettes
Mario Cavaradossi Magnier
Cesare Angelotti Laroche
Le marquis Attilio Chamerois
Le vicomte de Tréville Scheler
Trivulce Colas
Spoletta Ripert
Eusebe Lacroix
Schiaronne Piron
Paisiello Montvillier
Le procureur Jean Dara
Ceccho Stebler
Un sergent Cauroy
Colometti Charpenel
La reine Marie-Caroline Mes Saryta
Gennarino de Sordani Boulanger
Luciana Mario Royer

La Tosca fut représentée pour la première fois le 24 novembre 1887 au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avec Mme Sarah Bernhardt, MM. Berton, Dumény, Rosny, Francès, Lacroix, Bouyer, Viollet, Joliet, Deschamps, Piron, etc. Elle fut reprise, Angé, Seylor, Marie Durand et Fortin.

Les décors et costumes du théâtre Sarah Bernhardt sont entièrement nouveaux. Voici du reste la liste de tableaux:

1^{er} acte: L'église Saint-Andrea (décor de M. Gardy);

2^e acte: Galerie des fêtes au palais Farnèse (M. Amable);

3^e acte: La villa Cavaradossi (M. Gardy);

4^e acte: Le fort Saint-Ange (M. Lemeunier);

5^e acte: La chapelle des condamnés; — 2^e la plate-forme du château et le panorama de Rome (M. Lemeunier).

L'action se passe à Rome, le 16 juin 1800.

MM. Gardel, Hervé et Varret, les auteurs de *la Bande à Fifi*, viennent de traiter avec Mme Harris pour les représentations de leur pièce en France et à l'étranger.

La tournée, qui va parcourir l'Ouest, le Midi, la Côte d'Azur, la Suisse, l'Alsace-Lorraine, et les Pays-Bas, quittera Paris jeudi prochain 19 janvier, à 10 heures.

Bon voyage et bon succès.

Il se prépare au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche une curieuse série de matinées où seront données des représentations bibliques, sous le patronage d'archevêque de Turin!

Il s'agit de *la Passion*, mystère sacré en prose, quatre actes et neuf tableaux, avec chant, paroles et musique de M. Henri Giulietti.

Outre les personnages de la Passion, la troupe se compose de cinquante choristes et de cinquante musiciens, sous la direction de M. Jules Buisson. Les solistes sont: Mmes Avelly et Tasma et Mme Talba.

Le Pape a, paraît-il, patronné ces représentations en Italie où elles ont eu, d'ailleurs, un grand succès.

A la Comédie-Parissienne: — Demain mercredi 18 janvier, dans l'après-midi, répétition générale de *Mirages*, de MM. Cressonnois et Raymond. Jeudi 19 janvier, première représentation.

Mlle Marguerite Sanville, ex-pensionnaire de l'Odéon, dont on n'a pas oublié la gracieuse création dans *la Marchande de soufres*, a été engagée spécialement par M. Burquet pour créer un rôle dans *Mirages*.

De Brest: — Le théâtre municipal de Brest donnera vendredi prochain la première représentation de *Marionette*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, paroles de M. Georges Montorgueil, musique de M. Samuel Rousseau, l'auteur de *la Cloche du Rhin*.

On se rappelle que cet ouvrage a été couronné, en 1892, au Concours musical de la Ville de Paris. Il en fut donné plusieurs auditions symphoniques au Grand-Théâtre, sous la direction de M. Broussan, directeur du théâtre municipal de Brest.

Jules Huret.

SPECTACLES & CONCERTS

THEATRE DES VIGNOLETTES: — Les Vignolles — un mot nouveau, auquel le Larousse doit désormais ouvrir ses colonnes, en l'accompagnant de la définition suivante: « La Vignollette est une marionnette très artistique et tout à fait surprenante, qui, haute de vingt centimètres, va, vient, fait tous les mouvements de tête d'une personne natu-

relle, donnant de façon saisissante l'illusion absolue de la vie, cela sans aucun fil apparent, sans que rien ne révèle le mécanisme qui l'anime. — Etymologie: le mot Vignollette vient de Vignola (Amédée), l'inventeur de ladite marionnette. »

M. Vignola est l'artiste que tout Paris connaît et dont le merveilleux *Sping* fut naguère trois cents fois applaudi au Chat Noir. Il vient de présenter ses Vignolles au public, dans le théâtre qu'il dirige lui-même, 20, cité d'Antin (local de l'ex-Théâtre Mondain).

Et c'est un vrai succès. Le spectacle offert au public est des plus variés.

Gens de la Butte, une parodie d'un comique irrésistible où l'on voit une réduction frappante de ressemblance des chansonniers les plus connus: Montmartre, présentés par un conférencier épique, adressant aux dames de l'assistance les plus gracieux sourires et les plus suaves inflexions de voix.

L'Amour des roses est un conte héroïque en six tableaux, de M. Adrien Vély — qui jouent les Vignolles, avec d'éblouissants costumes et dans de merveilleux décors signés Vignola, — et d'amusantes solides chantées sur des mélodies de M. Paul Marcelles.

M. Maurice Lefèvre, pendant que se déroulent les scènes de ce spectacle tout nouveau, en commente l'action avec toute sa maîtrise de célèbre conférencier.

Enfin, les *Babylones*, une série de tableaux lumineux de Vignola, du plus puissant effet, qui se succèdent pendant qu'un intéressant poème de M. Ad. Vély nous raconte les splendeurs et les ruines des grandes cités de toutes les époques, depuis Memphis jusqu'à Paris.

M. Paul Marcelles a écrit pour ce poème une partition très claire en même temps que très dramatique, et qu'on accueille d'unanimes applaudissements.

Avec de tels éléments, nul doute que le public n'exauce le vœu, exprimé en de très jolis vers de Charles Clairville, dans le prologue qui a commencé la soirée:

C'est l'aurore du nouvel an,

Vers les joujoux chacun prend son élan:

Veillez, pour vous distraire, adopter Vignollette!

Un M. du B.

Aujourd'hui: — A la Bodinière, à 3 heures: Conférence de Mlle Jeanne Chauvin, avocat, sur « la Femme du passé et la Femme de l'avenir ». — A 4 h. 1/2: 5^e représentation de *Enfin seuls* ou *le chasteur de la rumeur*, fantaisie-revue en 1 acte, de MM. Maurice Froyez et Jean Mongerolles, avec Mlle Sidley et M. Garbagni.

Aux Mathurins, à 8 heures: Conférence de M. George Vanor sur « les Instruments anciens », récit de harpe par Mlle Marguerite Achard. — A 4 h. 1/2, matinée, audition de M. Georges Fiffier, avec les concours de l'auteur, de Mlle Lina Pacary, Hélène Sirbain, Blanche Mante, Litini; de MM. J. Gogny, L. Ch. Battaille, J. Berny, Gaubert, Mimart, Bleuzy, Vuillemoz et Lottelier.

Au théâtre des Capucines, à 4 h. 1/2: « La Chanson au dessert », Causerie humoristique de M. Octave Pradel, audition de Mlle Odette Dulac.

A en juger par les feuilles de location, la semaine s'annonce brillante au théâtre des Capucines. Il ne reste déjà presque plus de places pour les matinées de mardi et vendredi de M. Octave Pradel, avec audition de Mlle Odette Dulac.

Quant au spectacle du soir, l'amusante revue *Paris complète* et le *Coup de Cynano*, de M. Tristan Bernard, font toujours refuser du monde. A partir de ce soir, le spectacle se corse d'une pièce nouvelle de M. Pierre Veber: *L'Ami de la maison*.

Ce soir, l'invincible Pytlasinski disputera pour la première fois sa chance dans le Grand Prix de lutte de la Ville de Paris; le merveilleux lutteur va se mesurer avec les champions les plus réputés du monde entier, et sa présence dans le Grand Prix ajoute aux épreuves un intérêt palpitant.

La soirée de demain sera de celles qui marqueront parmi les plus brillantes: C'est contre Gambier, le Lion de Valence contre Pons, champion du monde.

En outre, la direction a engagé les deux plus forts champions d'un pays voisin, qui feront également demain soir leurs débuts pour le plus grand plaisir d'un public dont l'enthousiasme grandit chaque jour.

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, M. Eugène Ysaie dirigera, au Châtelet, le Concert-Colonne, tandis que M. Colonne, au même moment, dirigera, à Bruxelles, le Concert-Ysaie.

On sait que l'éminent violoniste est aussi un capellmeister des plus remarquables, et que, dans le but de faire connaître par delà la frontière notre musique française, il a fondé, à Bruxelles, les brillants concerts qui portent son nom et qui, dès leur création, ont pris une importance considérable.

Au théâtre des Capucines, la *Revue en dentelles*, de M. G. H. Montignac et Gaston Lemaître, que jouent si remarquablement Mlle Filliaux et M. Philpout, fait salle comble tous les mercredis, à 4 h. 1/2. Cette joyeuse revue est un très gros succès pour ses auteurs et pour ses interprètes, et les airs nouveaux de M. Gaston Lemaître pourraient bien devenir des airs populaires.

« Avant leur départ pour Monte-Carlo, Mlle Marguerite Deval et Maurice Lefèvre donneront, aux Mathurins, une audition unique de deux séries de deux séries qu'ils doivent faire entendre au Palais des beaux-arts.

Cette nouvelle série sera consacrée à la *Chanson de Paris*. Rien que ce titre dit assez que pourra faire d'un texte plein d'esprit cette exquise diseuse qui s'appelle Marguerite Deval.

L'audition unique de la première série de la *Chanson de Paris*, dans la rue, aura lieu demain, à quatre heures trente, aux Mathurins, et la seconde: *Dans le monde*, samedi prochain, à la même heure.

Mlle Isola vient d'engager à l'Olympia la jeune comédienne Lidia qui débutera ce soir dans le succès vient d'obtenir encore celui de Ducreux-Giraldou, The Hill's et de la belle Capabianca, etc., etc.

Les chansonniers du Tréteau de Tabarin, en même temps qu'on donnait la première représentation de *En avant... smart!* lançaient tout un lot de chansons nouvelles. Fursy, la *Lettre de Rochefort* à *Quassey* de *Beaugregat*; Hyspa, *Pétite à Lons*; May, *Petite soirée*; Barde, la *Pucelle*; Cheffer, *Chanson torréenne*; Numa Blés, *Vice la liberté*! Et toutes ont brillamment réussi.

Il n'y a pas que des jolies filles dans la revue de Parisiana. Si l'on y compte plus de trois cents costumes, une dizaine de décors et un déploiement de mise en scène comme on n'en a jamais vu au concert, *Parisiana-Revue* compte également de nombreuses scènes plus amusantes que les autres, avec un brio sans pareil par une élite d'artistes en tête desquels se placent Anna Thibaud, Suzanne Derval, Reschal, Jacquot, Stelly, B. de Castillon, Gibard, Girier, Chavet, Ferrier, etc., etc.

Mme Dory Burmeister-Petersen, l'excellente pianiste de retour d'une grande tournée en Allemagne, donnera le samedi 23 janvier un concert à la salle Erard. L'émiment artiste s'est fait entendre avec grand succès, notamment à Baden-Baden où le grand-duo et la grande-duchesse de Bade l'ont invitée à venir jouer et à donner un concert de la Cour à Carlsruhe, avec l'orchestre Motil.

Le train de maison d'un ambassadeur à Constantinople n'est plus ce qu'il était jadis. Au siècle dernier, les représentants de la France avaient une légion de secrétaires, d'écuyers, de pages, de valets de chambre et de laquais, sans compter les gens de cuisine, d'office et d'écurie. Mais les sultans eux-mêmes ont réduit leur maison. Méhémet IV avait encore, au commencement du dix-huitième siècle, 1,484 femmes, 500 eunuques, 1,500 pages, 1,500 chevaux d'écurie et des domestiques en proportion.

Aujourd'hui tout s'est nivelé, depuis le palais des grands seigneurs jusqu'à celui des ambassadeurs de France. Mais ceux-ci ont encore de riches allocations qui leur permettent de faire bonne figure.

Leurs appointements sont même beaucoup plus élevés que jadis. Au seizième siècle, ces allocations étaient assez modestes. Le sixième ambassadeur envoyé par nos rois, M. François de Noailles, évêque d'Acques, qui arriva à Constantinople le 13 mars 1872, avait du mal à défendre ses 30,000 francs annuels. Seu-

lément il est bon de rappeler que le Grand Seigneur contribuait alors à son entretien. Il fournissait aux ambassadeurs de France un « pain » de huit écus par jour, 300 charges de bois par an, 230 kilos d'orge, 144 charrettes de foin, etc.

Plus tard, tout cela fut diminué successivement jusqu'à complète suppression. Sous Louis XIV, les ambassadeurs avaient 36,000 francs du Roi et 16,000 francs de la Chambre de commerce de Marseille. En outre, le Roi leur donnait des gratifications qui doubleront cette somme. Aujourd'hui, l'allocation est plus considérable; mais la valeur relative de l'argent a tellement diminué que nos ambassadeurs doivent regretter les largesses de la vieille monarchie.

M. Constans est le huitième ambassadeur envoyé à Constantinople par la troisième République, depuis le vicomte de La Guéronnière, dont la mission fut d'ailleurs très courte, en 1870. Depuis lors, nous avons eu successivement: le comte de Vogüé en 1871, le comte de Bourgoing en 1875, M. Fournier en 1877, le marquis de Noailles en 1880, le comte de Montebello en 1888, et enfin M. Paul Cambon en 1891.

C'est cette dernière mission qui a été la plus longue, dépassant sensiblement celle du marquis de Noailles.

Depuis le commencement du siècle, il y a eu ici vingt-trois ambassadeurs, sans compter les chargés d'affaires. Et M. Constans sera le cinquante-cinquième depuis la création de l'ambassade auprès du Grand Seigneur, sous François I^{er}, en 1535.

Cette histoire a été déjà écrite. Elle est longue et glorieuse. Un nom de plus s'ajoute à la liste. Il va clore ce siècle et ouvrir le prochain, dignement.

Il y a cent ans, le représentant de la France à Constantinople était enfermé au Sept-Tours comme prisonnier d'Etat. Il y passa près de quatre années.

Les relations étaient alors plus tendues qu'aujourd'hui entre la France et la Turquie. Et cependant, quelques années plus tard, les Turcs n'avaient pas de meilleurs amis que les Français, et le maréchal Sébastien connu à Constantinople des ovations sans précédent.

L'histoire d'hier pourrait bien être l'histoire d'aujourd'hui.

Constantinople, 12 janvier 1899.

Demain commence le Ramazan. Pendant un long mois il y aura interruption de toute activité, même apparente, dans ce pays. Les Turcs mangeront pendant la nuit et dormiront le jour. La vie va s'arrêter jusqu'aux fêtes du Bâïram. Alors seulement les intrigues recommenceront, avec les bruits périodiques de crise grand vizirienne.

Diçli là, les Français auront vu un grand événement se produire. Ils auront un nouvel ambassadeur. M. Constans arrive à Constantinople le samedi 24.

Cette entrée dans la capitale des sultans s'accompagnait jadis d'un appareil militaire imposant. On lâchait pour honorer la France, dans les mers du Levant, sous un aspect à la fois redoutable et magnifique, M. Albert Vandal nous a tracé un tableau inoubliable d'une de ces cérémonies, dans son beau livre sur l'ambassade du marquis de Villeneuve.

Des vaisseaux de la marine ont été armés à Toulon. L'aspect de ces citadelles flottantes, hérissées d'artillerie, chargées d'ornements, promenant sur les rades leur mouvante architecture, semblait faire pour répandre dans tous les lieux une admiration mêlée d'effroi. A leur bord s'embarquait un détachement des gardes de la marine, puis une troupe de gentilshommes chargés de voir du pays, qui s'offraient pour composer à l'ambassadeur une escorte d'honneur et ajouter à l'éclat de ses premières audiences.

On les choisissait de bonne main, ayant du bien, capables de montrer autour du représentant de la France des habits chamarrés de dorures et de broderies.

Dès que les vaisseaux avaient doublé la pointe du sérail, quand déjà Constantinople se déployait sur son amphithéâtre de collines; quand, plus loin, Galata, Péra, Scutari apparaissaient pour composer à la ville impériale un cortège de cités, les Français distinguished à l'entrée du port, sous un pavillon soutenu par des colonnes de marbre, le monarque mahométan entouré de toute sa Cour. Il était sur un sofa, gravé et majestueux; autour de lui ses icoglans, ses *bostandjis*, ses janissaires, par leur immobilité absolue, semblaient former une garde de statues; derrière eux, la foule des dignitaires offrait une confusion de couleurs voyantes, de robes traînantes et de turbans énormes, un scintillement d'armes et de pierreries. C'était comme une image vivante et résumée de la civilisation de l'Orient, qui surgissait au seuil de Stamboul.

Une fois débarqué, l'ambassadeur voyait venir à lui les robes brunes ou noires des missionnaires jésuites, Lazaristes et Franciscains, qui précédaient « la nation » en chantant le *Te Deum*. C'est dans cette pieuse compagnie qu'il montait jusqu'au Palais de France, sur la colline de Péra.

Aujourd'hui, la cérémonie est beaucoup plus prosaïque. Il n'y a ni galères hérissées d'artillerie, ni gentilshommes chamarrés de dorures et de broderies, ni Sultan respectueusement assis sur un trône d'or, ni janissaires, ni *bostandjis*.

Il n'y a plus que « la nation française » et les robes noires des jésuites ou des Lazaristes mêlées aux robes brunes des Franciscains, venant au devant d'un ambassadeur modestement arrivé par le train banal, comme les autres voyageurs.

Mais si le cérémonial a perdu de son éclat, il faut se garder de croire qu'un ambassadeur auprès du Sultan soit un fonctionnaire sans prestige et sans appât. Il habite un palais au centre de Péra pendant l'hiver; et, pendant l'été, l'ancien « *konak* » des princes Ispahani, à Thériapi, au milieu du plus beau parc qui domine les rives du Bosphore. Il a sous ses ordres et à son service un navire de guerre et une mouche à vapeur. Il est comblé d'honneurs et on l'appelle Excellence, quoique ce titre soit refusé aux ministres de la République. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de situations pareilles; la démocratie ne peut donner plus d'apparences monarchiques à un citoyen.

Le train de maison d'un ambassadeur à Constantinople n'est plus ce qu'il était jadis. Au siècle dernier, les représentants de la France avaient une légion de secrétaires, d'écuyers, de pages, de valets de chambre et de laquais, sans compter les gens de cuisine, d'office et d'écurie. Mais les sultans eux-mêmes ont réduit leur maison. Méhémet IV avait encore, au commencement du dix-huitième siècle, 1,484 femmes, 500 eunuques, 1,500 pages, 1,500 chevaux d'écurie et des domestiques en proportion.

Aujourd'hui tout s'est nivelé, depuis le palais des grands seigneurs jusqu'à celui des ambassadeurs de France. Mais ceux-ci ont encore de riches allocations qui leur permettent de faire bonne figure.

Leurs appointements sont même beaucoup plus élevés que jadis. Au seizième siècle, ces allocations étaient assez modestes. Le sixième ambassadeur envoyé par nos rois, M. François de Noailles, évêque d'Acques, qui arriva à Constantinople le 13 mars 1872, avait du mal à défendre ses 30,000 francs annuels. Seu-

lément il est bon de rappeler que le Grand Seigneur contribuait alors à son entretien. Il fournissait aux ambassadeurs de France un « pain » de huit écus par jour, 300 charges de bois par an, 230 kilos d'orge, 144 charrettes de foin, etc.

Plus tard, tout cela fut diminué successivement jusqu'à complète suppression. Sous Louis XIV, les ambassadeurs avaient 36,000 francs du Roi et 16,000 francs de la Chambre de commerce de Marseille. En outre, le Roi leur donnait des gratifications qui doubleront cette somme. Aujourd'hui, l'allocation est plus considérable; mais la valeur relative de l'argent a tellement diminué que nos ambassadeurs doivent regretter les largesses de la vieille monarchie.

M. Constans est le huitième ambassadeur envoyé à Constantinople par la troisième République, depuis le vicomte de La Guéronnière, dont la mission fut d'ailleurs très courte, en 1870. Depuis lors, nous avons eu successivement: le comte de Vogüé en 1871, le comte de Bourgoing en 1875, M. Fournier en 1877, le marquis de Noailles en 1880, le comte de Montebello en 1888, et enfin M. Paul Cambon en 1891.

C'est cette dernière mission qui a été la plus longue, dépassant sensiblement celle du marquis de Noailles.

Depuis le commencement du siècle, il y a eu ici vingt-trois ambassadeurs, sans compter les chargés d'affaires. Et M. Constans sera le cinquante-cinquième depuis la création de l'ambassade auprès du Grand Seigneur, sous François I^{er}, en 1535.

Cette histoire a été déjà écrite. Elle est longue et glorieuse. Un nom de plus s'ajoute à la liste. Il va clore ce siècle et ouvrir le prochain, dignement.

Il y a cent ans, le représentant de la France à Constantinople était enfermé au Sept-Tours comme prisonnier d'Etat. Il y passa près de quatre années.

Les relations étaient alors plus tendues qu'aujourd'hui entre la France et la Turquie. Et cependant, quelques années plus tard, les Turcs n'avaient pas de meilleurs amis que les Français, et le maréchal Sébastien connu à Constantinople des ovations sans précédent.

L'histoire d'hier pourrait bien être l'histoire d'aujourd'hui.

Constantinople, 12 janvier 1899.

Demain commence le Ramazan. Pendant un long mois il y aura interruption de toute activité, même apparente, dans ce pays. Les Turcs mangeront pendant la nuit et dormiront le jour. La vie va s'arrêter jusqu'aux fêtes du Bâïram. Alors seulement les intrigues recommenceront, avec les bruits périodiques de crise grand vizirienne.

Diçli là, les Français auront vu un grand événement se produire. Ils auront un nouvel ambassadeur. M. Constans arrive à Constantinople le samedi 24.

Cette entrée dans la capitale des sultans s'accompagnait jadis d'un appareil militaire imposant. On lâchait pour honorer la France, dans les mers du Levant, sous un aspect à la fois redoutable et magnifique, M. Albert Vandal nous a tracé un tableau inoubliable d'une de ces cérémonies, dans son beau livre sur l'ambassade du marquis de Villeneuve.

Des vaisseaux de la marine ont été armés à Toulon. L'aspect de ces citadelles flottantes, hérissées d'artillerie, chargées d'ornements, promenant sur les rades leur mouvante architecture, semblait faire pour répandre dans tous les lieux une admiration mêlée d'effroi. A leur bord s'embarquait un détachement des gardes de la marine, puis une troupe de gentilshommes chargés de voir du pays, qui s'offraient pour composer à l'ambassadeur une escorte d'honneur et ajouter à l'éclat de ses premières audiences.

On les choisissait de bonne main, ayant du bien, capables de montrer autour du représentant de la France des habits chamarrés de dorures et de broderies.

Dès que les vaisseaux avaient doublé la pointe du sérail, quand déjà Constantinople se déployait sur son amphithéâtre de collines; quand, plus loin, Galata, Péra, Scutari apparaissaient pour composer à la ville impériale un cortège de cités, les Français distinguished à l'entrée du port, sous un pavillon soutenu par des colonnes de marbre, le monarque mahométan entouré de toute sa Cour. Il était sur un sofa, gravé et majestueux; autour de lui ses icoglans, ses *bostandjis*, ses janissaires, par leur immobilité absolue, semblaient former une garde de statues; derrière eux, la foule des dignitaires offrait une confusion de couleurs voyantes, de robes traînantes et de turbans énormes, un scintillement d'armes et de pierreries. C'était comme une image vivante et résumée de la civilisation de l'Orient, qui surgissait au seuil de Stamboul.

Une fois débarqué, l'ambassadeur voyait venir à lui les robes brunes ou noires des missionnaires jésuites, Lazaristes et Franciscains, qui précédaient « la nation » en chantant le *Te Deum*. C'est dans cette pieuse compagnie qu'il montait jusqu'au Palais de France, sur la colline de Péra.

Aujourd'hui, la cérémonie est beaucoup plus prosaïque. Il n'y a ni galères hérissées d'artillerie, ni gentilshommes chamarrés de dorures et de broderies, ni Sultan respectueusement assis sur un trône d'or, ni janissaires, ni *bostandjis*.

Il n'y a plus que « la nation française » et les robes noires des jésuites ou des Lazaristes mêlées aux robes brunes des Franciscains, venant au devant d'un ambassadeur modestement arrivé par le train banal, comme les autres voyageurs.

Mais si le cérémonial a perdu de son éclat, il faut se garder de croire qu'un ambassadeur auprès du Sultan soit un fonctionnaire sans prestige et sans appât. Il habite un palais au centre de Péra pendant l'hiver; et, pendant l'été, l'ancien « *konak* » des princes Ispahani, à Thériapi, au milieu du plus beau parc qui domine les rives du Bosphore. Il a sous ses ordres et à son service un navire de guerre et une mouche à vapeur. Il est comblé d'honneurs et on l'appelle Excellence, quoique ce titre soit refusé aux ministres de la République. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de situations pareilles; la démocratie ne peut donner plus d'apparences monarchiques à un citoyen.

Le train de maison d'un ambassadeur à Constantinople n'est plus ce qu'il était jadis. Au siècle dernier, les représentants de la France avaient une légion de secrétaires, d'écuyers, de pages, de valets de chambre et de laquais, sans compter les gens de cuisine, d'office et d'écurie. Mais les sultans eux-mêmes ont réduit leur maison. Méhémet IV avait encore, au commencement du dix-huitième siècle, 1,484 femmes, 500 eunuques, 1,500 pages, 1,500 chevaux d'écurie et des domestiques en proportion.

Aujourd'hui tout s'est nivelé, depuis le palais des grands seigneurs jusqu'à celui des ambassadeurs de France. Mais ceux-ci ont encore de riches allocations qui leur permettent de faire bonne figure.

Leurs appointements sont même beaucoup plus élevés que jadis. Au seizième siècle, ces allocations étaient assez modestes. Le sixième ambassadeur envoyé par nos rois, M. François de Noailles, évêque d'Acques, qui arriva à Constantinople le 13 mars 1872, avait du mal à défendre ses 30,000 francs annuels. Seu-

lément il est bon de rappeler que le Grand Seigneur contribuait alors à son entretien. Il fournissait aux ambassadeurs de France un « pain » de huit écus par jour, 300 charges de bois par an, 230 kilos d'orge, 144 charrettes de foin, etc.

Plus tard, tout cela fut diminué successivement jusqu'à complète suppression. Sous Louis XIV, les ambassadeurs avaient 36,000 francs du Roi et 16,000 francs de la Chambre de commerce de Marseille. En outre, le Roi leur donnait des gratifications qui doubleront cette somme. Aujourd'hui, l'allocation est plus considérable; mais la valeur relative de l'argent a tellement diminué que nos ambassadeurs doivent regretter les largesses de la vieille monarchie.

M. Constans est le huitième ambassadeur envoyé à Constantinople par la troisième République, depuis le vicomte de La Guéronnière, dont la mission fut d'ailleurs très courte, en 1870. Depuis lors, nous avons eu successivement: le comte de Vogüé en 1871, le comte de Bourgoing en 1875, M. Fournier en 1877, le marquis de Noailles en 1880, le comte de Montebello en 1888, et enfin M. Paul Cambon en 1891.

C'est cette dernière mission qui a été la

